

PHILIPPE SOLLERS

FUGUES

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- FEMMES, *roman*, 1983 (Folio n° 1620).
- PORTRAIT DU JOUEUR, *roman*, 1985 (Folio n° 1786).
- THÉORIE DES EXCEPTIONS, 1986 (Folio Essais n° 28).
- PARADIS II, *roman*, 1986 (Folio n° 2759).
- LE CŒUR ABSOLU, *roman*, 1987 (Folio n° 2013).
- LES FOLIES FRANÇAISES, *roman*, 1988 (Folio n° 2201).
- LE LYS D'OR, *roman*, 1989 (Folio n° 2279).
- LA FÊTE À VENISE, *roman*, 1991 (Folio n° 2463).
- IMPROVISATIONS, *essai*, 1991 (Folio Essais n° 165).
- LE RIRE DE ROME, *entretiens avec Frans De Haes*, 1992 (« L'Infini »).
- LE SECRET, *roman*, 1993 (Folio n° 2687).
- LA GUERRE DU GOÛT, *essai*, 1994 (Folio n° 2880).
- SADE CONTRE L'ÊTRE SUPRÊME *précédé de SADE DANS LE TEMPS* (Quai Voltaire, 1989) 1996.
- STUDIO, *roman*, 1997 (Folio n° 3168).
- PASSION FIXE, *roman*, 2000 (Folio n° 3566).
- ÉLOGE DE L'INFINI, *essai*, 2001 (Folio n° 3806).
- LIBERTÉ DU 18^e SIÈCLE, *roman*, 2002 (Folio 2 € n° 3756).
- L'ÉTOILE DES AMANTS, *roman*, 2002 (Folio n° 4120).
- POKER. ENTRETIENS AVEC LA REVUE *LIGNE DE RISQUE*, coll. L'Infini, 2005.
- UNE VIE DIVINE, *roman*, 2006 (Folio n° 4533).
- LES VOYAGEURS DU TEMPS, *roman*, 2009 (Folio n° 5182).
- DISCOURS PARFAIT, *essai*, 2010 (Folio n° 5344).
- TRÉSOR D'AMOUR, *roman*, 2011 (Folio n° 5485).
- L'ÉCLAIRCIE, *roman*, 2012.

Suite des œuvres de Philippe Sollers en fin de volume.

FUGUES

PHILIPPE SOLLERS

FUGUES

nrf

GALLIMARD

Dans la nouvelle science, chaque chose vient
à son tour, telle est son excellence.

Lautréamont, *Poésies*

Avertissement

Ce volume est la suite logique de *La Guerre du Goût* (1994)¹, d'*Éloge de l'infini* (2001)², et de *Discours Parfait* (2010)³. Jamais trois sans quatre.

Une fugue, je n'apprends rien au lecteur, est une composition musicale qui donne l'impression d'une fuite et d'une poursuite par l'entrée successive des voix et la reprise d'un même thème, et qui comprend différentes parties : l'exposition, le développement, la strette. La strette, comme on sait, est la partie d'une fugue précédant la conclusion, où les entrées du thème se multiplient et se chevauchent. Les thèmes sont ici multiples, mais, en réalité, il n'y en a qu'un : la formulation comme passion dominante.

Le mot « fugue » a aussi un autre sens, toujours musical : les enfants rebelles font souvent des fugues dans la nature. Il ne leur arrive pas forcément malheur. Il est vrai qu'ils ne deviennent pas universitaires ou membres des institutions

1. Gallimard, Folio n° 2880.

2. Gallimard, Folio n° 3806.

3. Gallimard, Folio n° 5344.

académiques. Leur tempérament est foncièrement anarchiste. Leurs choix sont variés, mais tendent tous à la liberté.

En 1985 paraissait un curieux roman, *Portrait du Joueur*¹, dont voici le début :

« Eh bien, croyez-moi, je cours encore... Un vrai cauchemar éveillé... Avec, à mes trousses, la secte des bonnets rouges... Ou verts... Ou marron... Ou caca d'oie... Ou violets... Ou gris... Comme vous voudrez... Le Tibet de base... Singes, hyènes, lamas, perroquets, cobras... Muets à mimiques, tordus, érectiles... Hypervenimeux... Poulpeux... Un paquet de sorciers et sorcières, un train d'ondes et de vibrations...

[...]

L'anti-littérature au complet !... »

L'anti-littérature, sans doute, mais aussi, de plus en plus, l'absence totale de pensée. À travers mille difficultés et ennuis, j'ai fait ce que j'ai pu, lecteur. Cependant, je crois à ton avenir d'éclaircie, et j'espère que tu cours encore.

Philippe Sollers

Paris, mai 2012

1. Gallimard, Folio n° 1786.

Le dieu Homère

Tout est divin, chez Homère, à commencer par le dieu rythmique qui plane au-dessus des autres : lui-même. Vous connaissez l'*Iliade*, bien sûr, mais de loin, comme un vague souvenir scolaire, ou plutôt comme un film plein de bruit, de sang, de fureur. Vous la connaîtrez bien mieux grâce à cette traduction¹ sonore, vibrante, éclatante. Vraie bataille légendaire, c'est aussi une guerre de noms et de mots. Pour la voir, il faut l'entendre. Homère, c'est le trésor de la littérature occidentale. Sans lui, ignorance et chaos.

En bas, dans la plaine de Troie, ou près de la mer, les mortels se massacrent sans fin. En haut, les dieux se concertent, se trahissent, interviennent dans un sens ou dans l'autre, ont leurs héros préférés, choisissent leurs proies. Vous vous souvenez des héros : Achille, Hector, Patrocle, Diomède, Ménélas, Ulysse. Pour les dieux, parions que vous avez oublié ce que complotent Zeus, Apollon, Héra, Athéna, Poséidon, Aphrodite, Arès. Les mortels sont faits pour mourir dans le temps, alors que les dieux sont ceux « qui sont et qui furent ». Peu importe que nous ne les remarquions plus : ils vivent à jamais

1. Homère, *L'Iliade*, nouvelle traduction de Philippe Brunet, Le Seuil, 2011.

dans l'*Odyssée*, dans l'*Illiade*. Oh, ils ne sont pas « bons », les dieux ! Ils ont soif d'intrigues, de destructions, de cadavres. Ils sont là pour vous prévenir que le réel est implacable et cruel.

Regardez Diomède, aidé par Athéna : « Elle embrase son front, ses épaules, et le jette en pleine mêlée au point le plus dense. » Résultat sur une victime : « Athéna dirige la lance vers le nez, près de l'œil. Elle passe le rang des dents blanches, et le bronze cruel tranche la langue à la base, puis la pointe sort au-dessous du menton, jaillissante. » Ici, plutôt que le passé simple, je me permets de mettre le présent qui vole plus vite et plus dur. Exemple : « Son foie glisse, le sang noir gicle sur ses membres. » Ou encore : « La lance traverse la tête d'une oreille à l'autre, faisant jaillir la cervelle et la moelle des vertèbres. » Sade a-t-il lu Homère ? Évidemment, et deux fois plutôt qu'une. Concision du grand maître : « La lance pénètre dans l'os et l'ombre voile ses prunelles. » La mort, la « mort-précipice », la Kère, la « mort pourprée », « la Moire fatale », s'abat sur les yeux des combattants. Les Grecs regardent la mort en face, ce que nous n'osons plus faire, tout en continuant à la servir hypocritement. Voyez, en même temps, Athéna, la fille sans mère de Zeus, « l'Égareuse » : « Ses pieds délicats jamais ne cheminent sur le sol, elle foule au contraire la tête des hommes. »

Le plus beau, ici, sont les noms et les surnoms composés pour les personnages divins. Zeus est celui « à la voix immense », Apollon, le « dieu de l'arc d'argent », s'appelle « Frappe-au-loin ». Ulysse est dit « aux ruses nombreuses », mais aussi « aux récits innombrables ». Iris, la messagère, est « Pieds-rapides ». Athéna, bien sûr, est « aux yeux de chouette » et Poséidon, « ébranleur du sol », « socle du sol », « dieu aux

crins d'azur ». Aphrodite (ma préférée) a la gorge splendide, la poitrine brûlante, les yeux éclatants de lumière, elle est l'« amie des sourires ». Héphaïstos, enfin, le forgeron du bouclier cosmique d'Achille, est « le Boiteux, l'Illustre Artisan ». Là, Homère est à son sommet, et ce bouclier a fait rêver les siècles.

Laissons les ignorants, les dévots ou les fanatiques employer le mot inepte de « paganisme » pour noyer ces merveilles d'imagination. Quoi de plus scintillant, étonnant, proliférant que le fameux catalogue des vaisseaux, au Chant II, ou bien, au Chant XVIII, la liste des Néréides, divinités marines. Je vous en présente quelques-unes : « Florissante, Brillante, Cueille-vague, Creuse, Fine, Solitaire, Miellée, Donneuse, Porteuse, Accueillante, Bien-épousée, Voit-tout, Infaillible, Résidente, Sableuse... » Rendez-nous ces nageuses des profondeurs, libérez les plages ! Rendez-nous aussi les Muses, « omniprésentes déesses qui connaissent tout » ! Sacré Zeus, trompé par sa femme qui arrive, grâce à un philtre, à l'endormir. Il ne s'ennuie pas celui-là : « Alors, le fils de Cronos saisit dans ses bras son épouse. Sous eux, la terre divine fait croître des herbes nouvelles, le lotus couvert de rosée, le safran, la jacinthe. » Tout cela, évidemment, « dans un nuage d'or ». Pendant ce temps, dans la plaine mortelle, Diomède et son compagnon « marchent, pareils à deux lions, par la nuit ténébreuse, entre les corps, le carnage, le sang noirâtre, les armes ». On lit très jeune ces passages, et, pour la vie, le ciel des rêves est ouvert.

L'art souverain d'Homère est dans ces contrastes constants et rapides. Les immortels s'amuse à mort des mortels, mais, de temps en temps, un mortel peut s'égaliser à un dieu. C'est le cas d'Achille. Il sait qu'il doit mourir, mais il défie le destin de façon furieuse. Le voici : « Resplendissant comme l'astre,

il bondit dans la plaine, astre d'arrière-saison, Chien d'Orion, éclatant mais funeste. » Il en fait tellement que le fleuve Scamandre, envahi de morts, se révolte contre lui. Il va être submergé : « Un rouleau bouillonnant du fleuve nourri-par-l'averse se soulève, se dresse, cherche à le saisir. » Heureusement, Héra veille, et envoie Héphestos combattre l'eau par le feu : « Il tourne vers le fleuve sa flamme splendide. Il embrase les ormeaux, les tamaris, les saules. Il torture les poissons, les anguilles, qui, dans les ondes, dans les tourbillons, sautent d'un côté, puis de l'autre, sous le souffle du dieu de ruse. » On voit et on entend le fleuve, on voit et on entend le feu.

Je repense à mon émotion de lycéen devant le combat d'Hector et d'Achille. Hector, le héros troyen, n'a aucune chance, son sort est scellé par Athéna. Je tremble encore pour le pauvre Hector qui court vers sa fin, et qui va être atteint « là où la clavicule sépare le cou de l'épaule, à la gorge, par où la vie s'en va le plus vite ». Achille est impitoyable : « Je t'ai brisé les genoux. Tu connaîtras les outrages des oiseaux et des chiens. » Il attache le corps d'Hector à son char et le traîne lamentablement dans la plaine. L'émotion est à son comble lorsque Priam, le père d'Hector, vient récupérer le cadavre de son fils pour pouvoir le brûler rituellement. Et voici maintenant la plainte d'Andromaque, la femme du « dompteur de caavales », pleurant son mari : « Mon époux, c'est tôt pour perdre la vie ! Tu me laisses seule au palais, avec ton enfant encore tout jeune... Je doute qu'il devienne grand, de fond en comble la ville sera détruite... Les femmes seront bientôt emportées dans les creuses carènes ; je les suivrai ; et toi, mon enfant, tu suivras ta mère, là tu trouveras des travaux, infamantes besognes, pour un seigneur cruel... » Écoutez Andromaque dans Racine ou Baudelaire, elle est là, elle hante la mémoire de la poésie. Allons, il est temps de

ramasser les os du héros sur le bûcher, de les enfouir dans un coffre d'or, et de placer celui-ci au creux d'une tombe, laquelle, à son tour, sera couverte de larges pierres plates. Fin de l'immense *Iliade*, livrée au temps jusqu'à nous.

Scandaleux Épicure

Vous prononcez le mot « épicurien », et aussitôt un mur de clichés et de préjugés s'interpose. Par définition, un « épicurien » est un individu sensuel grossier, une sorte de notable bourgeois de province qui ne pense qu'à manger, boire et baiser. Ce matérialiste borné est incapable de voir plus loin que son propre corps. Il faut croire que la philosophie d'Épicure (3^e siècle avant notre ère) a fait, et fait encore, l'effet d'une bombe atomique dont il faut à tout prix se protéger. Un penseur profond dans un « Jardin » ? Quelqu'un qui vous dévoile, en toute sérénité, la nature des choses ? Qui accepte près de lui n'importe qui sans tenir compte de ses origines sociales ? Qui va même jusqu'à s'entourer de femmes ? Horreur. Lisez, et vous comprendrez pourquoi tous les systèmes de pensée tant vénérés, comme tous les pouvoirs, ont de sérieuses raisons de discréditer cette vision prophétique. Épicure, Lucrèce, deux noms qu'il vaut mieux éviter.

Personne n'a été plus injurié et censuré qu'Épicure (mais Platon brûlait déjà les livres de Démocrite, son prédécesseur). Ces atomes qui tombent éternellement dans le vide sont abominables. Pire : un petit saut de côté sans cause (le « *clinamen* »), et voilà l'origine de tout ce qui existe, vous compris.

Pas de Dieu créateur, donc, pas de Big Bang Father, pas de Jugement dernier, aucun au-delà. Nihilisme ? Pas du tout, glorification de la vie et de la sensation, négation de la mort, apologie du plaisir. Penser et sentir sont une même substance, ce qui explique d'ailleurs que ceux qui ne sentent pas grand-chose pensent peu. Athéisme ? Mais non, il y a bel et bien des dieux, mais ils vivent, indestructibles et bienheureux, dans des « intermondes ». Ils ne s'occupent pas des humains, mais les mortels peuvent arriver, par la pensée, jusqu'à eux. Cet Épicure se prend donc pour un dieu ? Il va jusqu'à soutenir cette fanfaronnade, cette insupportable rodomontade ? Écoutez-le, il va décidément très mal : « Souviens-toi que, tout en ayant une nature mortelle et disposant d'un temps limité, tu t'es élevé, grâce aux raisonnements sur la nature, jusqu'à l'illimité et l'éternité, et que tu as observé ce qui est, ce qui sera et ce qui a été. »

Ici, les philosophes se déchaînent : Épicure (dont nous ne connaissons l'œuvre qu'en partie) est scandaleux, ignare, débauché, voleur, menteur, immoral, bâfreur, dépensier, plaigiaire, habitué des prostituées, mégalomane. Le christianisme ira jusqu'à le traiter de porc, ce qui est tout à son honneur. « Les pourceaux d'Épicure » reste une formule célèbre. Diogène Laërce, dans ses *Vies et doctrines des philosophes illustres*, grâce à qui nous lisons ce grand dérangeur, rapporte ces insultes, et conclut sobrement : « Voilà ce que des écrivains ont osé dire d'Épicure, mais tous ces gens-là sont des fous. »

Les fous, apparemment normaux mais totalitaires en puissance, veulent que nous soyons soumis à la peur de la mort. Or : « Habitue-toi à penser que la mort n'est rien pour nous, puisque le bien et le mal n'existent que dans la sensation. D'où il suit qu'une connaissance exacte de ce fait que la mort n'est rien pour nous nous permet de jouir de cette vie mortelle, en évitant d'y ajouter une idée de durée éternelle et en

nous enlevant le regret de l'immortalité. Car il n'y a rien de redoutable dans la vie pour qui a compris qu'il n'y a rien de redoutable dans le fait de ne plus vivre. Celui qui déclare craindre la mort non pas parce qu'une fois venue elle est redoutable, mais parce qu'il est redoutable de l'attendre est donc un sot. » Plus net : « La nécessité est un mal, mais il n'y a aucune nécessité de vivre avec la nécessité. »

La grande chance d'Épicure est d'avoir suscité un poète de génie : Lucrèce, et son *De natura rerum*. Là encore, que d'histoires ! Saint Jérôme nous assure qu'il est devenu fou sous l'effet d'un philtre d'amour, et qu'il s'est suicidé à l'âge de 43 ans. C'était fatal : Lucrèce fait d'Épicure le vainqueur de la religion, cette surveillance du haut du ciel, cette fausse tête « horrible » qui ne peut qu'entraîner des crimes. Il dédie ses vers à Vénus, « plaisir des hommes et des dieux ». Son charme agit partout, dans les fleurs, le rire de la mer, les oiseaux, la musique, « les semences innombrables dans l'univers profond ». Épicure a, le premier, brisé les verrous serrés des portes de la nature, et « a parcouru le tout immense par l'âme et par l'esprit ». C'est donc le libérateur par excellence, un vrai dieu, incompatible avec une petite monnaie « hédoniste ». Lucrèce dit et redit son enthousiasme, tout en déroulant les lois qui règlent tous les phénomènes, des astres à l'ouïe ou à la vue. Il finira, sans trembler, par décrire la peste d'Athènes, les ravages de la maladie, l'amoncellement public des cadavres : « Alors la religion des dieux et leur puissance n'étaient pas d'un grand poids. Car la douleur présente dépassait tout. » La connaissance du plaisir n'est rien s'il n'y a pas, aussi, une connaissance de la douleur. Mais voici le quadruple remède : rien à craindre de la divinité, rien à redouter de la mort, on peut atteindre le bonheur, on peut supporter la douleur. Si la douleur est trop vive, la mort y met fin, et, de toute façon, la porte du suicide est ouverte.

Lucrèce a des accents inouïs, sa certitude est entière (on retrouve cette même fièvre chez Dante ou Lautréamont) : « Je marche là où personne n'a jamais marché, joie d'approcher aux sources inviolées, joie de cueillir des fleurs neuves pour en faire ma couronne. » Épicure a fait jaillir la lumière des ténèbres, c'est le découvreur du monde, ses écrits sont des « paroles d'or », grâce à elles, les terreurs de l'âme s'enfuient. « Je vois à travers le vide tout entier s'accomplir les choses. » La puissance des dieux apparaît dans les forces du temps immense, apparaissent aussi les « séjours de paix ». Cette grande paix de la vraie pensée, au milieu des tourbillons et dans l'œil des cyclones, est finalement un mystère éprouvé.

Malgré la censure, Épicure et Lucrèce ont pénétré dans l'Histoire. On les retrouve, plus ou moins sous le manteau, à la Renaissance. Il suffit ensuite de citer les noms de Montaigne, de Molière (qui aurait traduit le *De natura*), de Sade et, logique, du jeune Marx. Épicure aujourd'hui, sur une planète envahie par le contrôle constant des simulacres ? On peut penser qu'il serait un spectateur impassible devant ce déluge d'images et qu'il ferait même un pacte faustien méprisant, en connaissance de cause, avec l'illusion. Par-delà le bien et le mal, donc, comme Nietzsche, grand admirateur d'Épicure. Qu'est-ce que *La Généalogie de la morale* sinon un acte suprême d'affranchissement ? Le Spectacle n'est rien, il n'y a pas lieu de s'en indigner le moins du monde. Restons maintenant avec La Fontaine, dans ce fervent hommage à Épicure : « Volupté, volupté, qui fut jadis maîtresse / Du plus bel esprit de la Grèce, / Ne me dédaigne pas, viens-t'en loger chez moi, / Tu n'y seras pas sans emploi. »

Épicure

Pour moi, l'épicurisme est une pensée de la liberté maximale. Épicure est le penseur antireligieux par excellence, célébré par Lucrèce comme le premier Grec qui osa défier les dieux. Cet enseignement, unique, a été combattu partout. Il me semble important d'insister d'emblée sur la falsification, le rejet, dont cette pensée a été l'objet, sur la réprobation, universelle et constante, qu'elle a subie et qui est d'essence religieuse. Comme l'on n'en est pas sorti — tout le prouve aujourd'hui —, Épicure me paraît extrêmement actuel.

Cette inscription épicurienne en latin, si étrange, par laquelle le mort prend la parole NF. F. NS. NC., NON FUI. FUI. NON SUM. NON CURO, et que je commente au début de mon livre *La Fête à Venise*, me semble essentielle : « Je n'ai pas été, j'ai été, je ne suis pas, je ne m'en soucie pas. » C'est une critique de toutes les conceptions religieuses qui font de la mort leur grand levier d'intervention. C'est la raison pour laquelle cette philosophie a toujours été combattue, assimilée à une porcherie, rejetée avec une extrême violence comme créant des individus libres, asociaux... Le fait de construire des situations de retrait, idylliques, asociales, est considéré comme un blasphème fondamental. À chaque fois, pour cela, il faut

L'ÉCRITURE ET L'EXPÉRIENCE DES LIMITES, 1968 (Points n° 24).
SUR LE MATÉRIALISME, 1971.

Aux Éditions de La Différence

DE KOONING, VITE, *essai*, 1988.

Aux Éditions Cercle d'Art

PICASSO LE HÉROS, *essai*, 1996.

Aux Éditions Mille et Une Nuits

UN AMOUR AMÉRICAIN, *nouvelle*, 1999.

Aux Éditions 1900

PHOTOS LICENCIEUSES DE LA BELLE ÉPOQUE, 1987.

Aux Éditions Stock

L'ŒIL DE PROUST. Les dessins de Marcel Proust, 2000.

Préfaces

Paul Morand, NEW YORK, *GF Flammarion*.

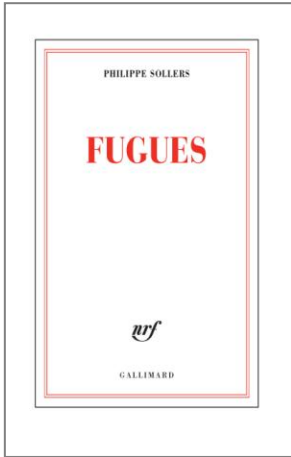
Madame de Sévigné, LETTRES, *Éditions Scala*.

FEMMES MYTHOLOGIES, en collaboration avec Erich Lessing, *Imprimerie Nationale*.

D.A.F. de Sade, ANNE-PROSPÈRE DE LAUNAY : L'AMOUR DE SADE, *Gallimard*.

Mirabeau, LE RIDEAU LEVÉ OU L'ÉDUCATION DE LAURE, *Jean-Claude Gaw-sewitch Éditeur*.

Willy Ronis, NUES, *Terre bleue*.



Fugues

Philippe Sollers

Cette édition électronique du livre
Fugues de Philippe Sollers
a été réalisée le 08 novembre 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070132034 - Numéro d'édition : 179479).

Code Sodis : N46758 - ISBN : 9782072424779
Numéro d'édition : 231044.